STANISLAS SZPOTANSKI

LA POLOGNE NOUVELLE
et son premier Chef d'État
JOSEPH PILSUDSKI

Hors texte
Bois gravé par Achille Ouvré

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, Rue de Seine, 33
1920

DU MÊME AUTEUR :

En français

Pilsudski et son rôle en Pologne. — Paris. Picart. Boul. Saint-Michel. 1919.

Les Messies au XIX siècle, *Revue Mondiale*, 15 mai 1920.

En polonais

Konarszczyzna. — Kraków. Książka. 1906.

Lud Polski. — (Z dziejów Polskiej Myśli socyalistycznej). Lwów. Tow. Nakład. 1907.

Początki polskiego socyalizmu. — Warszawa. Biblioteka Spółczesna. 1907.

Maurycy Mochnacki. — Kraków. Akad. Um. 1910.

Mochnacki (Profil historyczny). — Kraków. Gebethner. i Wolff. 1910.

Maurycy Mochnacki. — Biblioteka Warszawska. 1909.

Pisma Mochnackiego. — Pamiętnik Literacki. 1909.

Kamil Mochnacki. — Przegląd Historyczny. 1910.

Sejm polski w Emigracyi. — Bibl. Warszawska. 1910.

Emigracya Polska w Anglji. — Bibl. Warszawska. 1910.

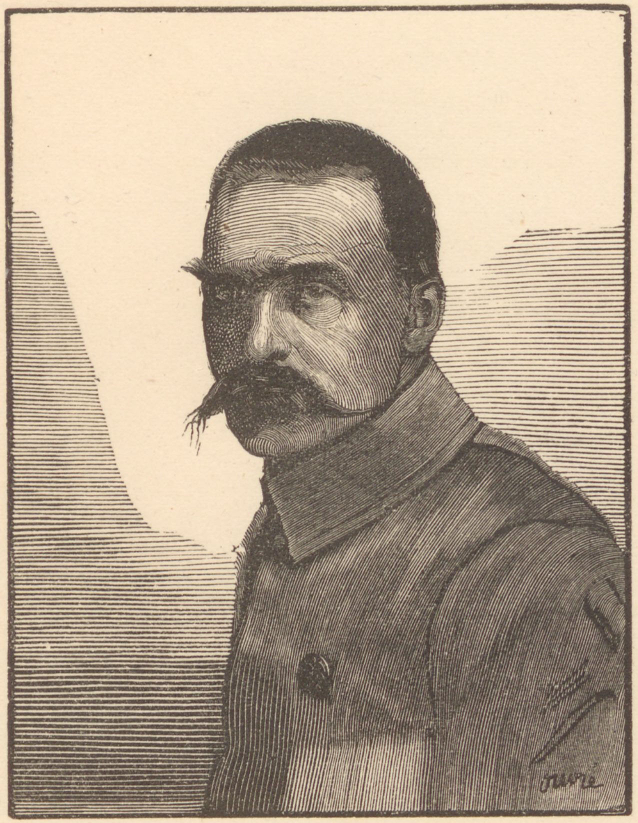
Bitwa Grochowska (Z papierów gen. Chrzanowskiego). 1911.

Mickiewicz jako filomata. — Bibl. Warszawska. 1913.

Sous presse

Adam Mickiewicz i jego epoka. — (3 tomy).

I. Racyonalizm i Romantyzm.
II. Towianizm.
III. Działalność polityczna Mickiewicza.



Joseph PILSUDSKI

STANISLAS SZPOTANSKI

LA POLOGNE NOUVELLE
et son premier Chef d'État
JOSEPH PILSUDSKI

PARIS
IMPRIMERIE M. FLINIKOWSKI
216, Boulevard Raspail
MCMXX

I

La chute de la Pologne

La Pologne perdit son indépendance au XVIIIe siècle, au moment où, sous les auspices de la Révolution française, l'Europe entrait dans une nouvelle époque de civilisation. Elle termina sa vie politique par un acte qui la rapprochait de la France révolutionnaire, car, seule entre tous les Etats européens, défiants et hostiles envers la Révolution, elle inaugura chez elle l'œuvre immense des réformes. Il est indéniable que la nouvelle constitution polonaise, votée le 3 mai 1791, était animée du même esprit que celui de la Révolution, car le nouveau régime, imposé au pays, devait le mener sûrement à l'abolition de tous les privilèges surannés et à la transformation de l'ancienne république nobiliaire en un état moderne. Cette entreprise politique n'était pas uniquement dictée aux hommes d'état polonais par les circonstances, par le besoin de sauver l'indépendance en réprimant les abus et en procédant à une régénération radicale; depuis longtemps déjà, la Pologne réclamait des réformes et les hommes de 1791 avaient devant eux une longue suite de prédécesseurs dans

l'ancienne littérature politique et morale. C'était au xve siècle Jean Ostrorog, auteur du *Monumentum pro Reipublicae ordinatione*, où il critique le système politique de la Pologne ; c'était Nicolas Rey (1505-1569), auteur didactique et satirique, qui prend sous sa protection le paysan et attaque la noblesse ; l'illustre André Modrzewski (1503-1572), qui insiste dans son livre *De la réforme de la République* sur la nécessité d'introduire en Pologne l'égalité des droits ; Luc Opalinski (1612-1662) qui stigmatise le *liberum veto*, et Stanislas Leszczynski, roi et philosophe, auteur de la *Voix libre*, où il réclame l'abolition du servage et des restrictions dans l'exercice du *liberum veto*, l'élection des rois, etc. Le courant des réformes n'était donc pas nouveau en Pologne, mais jusqu'en 1791 il n'entraînait que des individus et n'embrassait pas toute une génération. Cette génération, qui se mettait au diapason de la Révolution française, sortit des écoles réformées par Stanislas Konarski (1700-1773), un des plus illustres hommes de l'époque, imbu de l'esprit moderne, qui, par la réforme de l'instruction publique et par ses écrits, contribua à créer une mentalité nouvelle en Pologne. Le premier partage ayant eu lieu, l'an 1772, c'est cette grande catastrophe qui provoque en Pologne la ferme volonté de sauver le pays, tandis que la Révolution française donnait de l'élan aux hommes aptes à comprendre l'efficacité des méthodes nouvelles. Voyant le pays affaibli par son système politique et social, ils avaient la ferme foi qu'une transformation complète pouvait, seule, le tirer du péril.

Par la Constitution du 3 mai, la Diète mit fin au règne exclusif de la noblesse, supprima le *liberum veto*, la confédération, les comices des nobles qui élisaient les rois, elle supprima la monarchie élective elle-même, qu'elle remplaça par la monarchie héréditaire. N'oublions pas que, si en France la république était un progrès sur la monarchie, en Pologne l'hérédité du trône en était un sur le principe de l'éligibilité. La classe bourgeoise fut dotée de droits qui devaient progressivement l'introduire dans la vie politique, le contrat entre le paysan et le propriétaire foncier se trouva sous le contrôle de l'Etat. Une répartition moderne du pouvoir fut établie.

L'ennemie la plus acharnée de la Pologne régénérée fut la Russie. Elle convoitait les territoires polonais et redoutait le relèvement du pays, mais son hostilité était renforcée par le principe que représentait la Pologne renaissante. La France connaît la haine qu'elle provoqua par sa Révolution, elle se rappelle l'effort qu'elle dût faire pour rejeter la vague réactionnaire de ses frontières ; la même haine atteignit la Pologne mais ne trouva pas le pays assez fort pour résister. De même que contre la France, une coalition des Etats réactionnaires se forma pour éteindre ce second foyer de la vie nouvelle. Par le fait de la Révolution française, la démocratie fut victorieuse en Occident ; son avènement en Pologne signifiait sa victoire en Orient et peut-être sa victoire prochaine dans toute l'Europe.

C'était donc la lutte de l'esprit du passé contre l'esprit nouveau, des forces de l'ancien régime contre les forces nouvelles. L'alliance de la Russie et de la Prusse, qui

eurent bientôt un troisième auxiliaire, l'Autriche, fut l'alliance des représentants du monde ancien contre celle du monde naissant. En 1793, les troupes prussiennes envahissent la Pologne avec un mot d'ordre contre l'esprit de la démocratie française, (1) et c'est la même devise qui présida à la Convention entre la Prusse et la Russie, convention qui termina le second partage de la Pologne. L'insurrection de Kościuszko (1794) était accusée de jacobinisme, accusation fondée sous certain rapport vu que les combattants étaient démocrates sincères et rêvaient de reprendre l'œuvre des réformes. Kościuszko réalisa, dans une certaine mesure, cette tendance par son manifeste où il abolissait partiellement la corvée.

La Pologne perdit la partie engagée entre elle et les forces adverses et par sa chute l'œuvre de la démocratisation de l'Orient fut retardée d'un siècle — et alourdie des torrents de sang versés dans des révolutions et des guerres multiples. La chute de la Pologne est un fait d'importance universelle dans l'histoire moderne, elle fut la victoire de la réaction européenne, le triomphe des empires de proie et détermina toutes les débâcles du libéralisme qui eurent lieu dans le courant du XIXe siècle. La lutte avec les puissances réactionnaires fut dorénavant la raison d'état de la Pologne et par là se consolida l'alliance morale entre elle et la France. L'histoire de cette alliance eut différents aspects politiques, néanmoins c'est une vérité incontestable que les deux pays ont la même civilisation et les mêmes tendances, qu'ils sont alliés de par leur situation géographique et que leur grandeur respective est conforme à

l'intérêt de chacun d'eux. L'attrait irrésistible que la France exerçait sur la Pologne se manifesta clairement dans les rapports de la nation polonaise avec Napoléon. Napoléon par sa conduite envers la Pologne aurait justifié toute défaillance de la part des Polonais. Tirant avantage des troupes volontaires polonaises — les légions — il ne réalisa pas les espérances qu'il entretenait; il oublia la Pologne dans les traités de paix de Lunéville, de Campo-Formio et finalement il relégua les légions dans l'île de Saint-Dominique, où il les envoya étouffer la rébellion des nègres. Ayant créé le Duché de Varsovie avec les territoires polonais repris à la Prusse, il le traita comme une colonie française. La Russie paraissait, dans les premières années du règne d'Alexandre Ier, entrer dans une époque de libéralisme. L'empereur Alexandre cherchait à gagner la confiance des Polonais et leur promettait l'indépendance de toute la Pologne dans l'union personnelle avec la Russie. Néanmoins, l'instinct national polonais s'opposa à l'alliance avec la Russie et la Pologne resta fidèle à son alliance avec la France. Le parti russe fit faillite, et son chef, le prince Adam Czartoryski, patriote ardent, abandonna son poste de ministre des affaires étrangères de Russie, pour ne pas rester en condradiction avec sa nation. La victoire de la Russie sur la France fut la défaite de la Pologne et, dans les années qui suivirent, la Pologne fut privée de rapports immédiats avec son alliée occidentale et exposée à toutes les vexations des trois puissances copartageantes.

II

Après le Congrès de Vienne. — L'insurrection de 1831. — L'émigration polonaise en France. — L'insurrection de 1863.

Le Congrès de Vienne sanctionna les partages de la Pologne. Les frontières qu'il fixa dans les territoires polonais aux Etats copartageants ne subirent plus de changement jusqu'au moment du Traité de Versailles, à l'exception de la ville de Cracovie à laquelle on laissa une indépendance fictive sous le protectorat des trois puissances — indépendance qu'on lui reprit en 1846 en l'incorporant à l'Autriche. Après le Congrès de Vienne, il y eut dans les trois parties démembrées une très courte période de libéralisme, à la suite des engagements pris envers le Congrès, puis une oppression grandissante à mesure que la réaction européenne se consolidait et étouffait les germes de la Révolution. La Prusse entreprit la germanisation méthodique des provinces polonaises qui lui avaient été attribuées; elle limita graduellement l'emploi de la langue polonaise dans l'administration et les écoles et remplaça les fonctionnaires polonais par des Allemands.

Une évolution analogue eut lieu en Autriche.

La part de la Russie comprenait deux régions distinctes : le « Royaume de Pologne », découpé dans le

Duché de Varsovie, et les provinces polonaises détenues par la Russie depuis les partages, dont la Lithuanie et les pays ruthènes. Le Royaume de Pologne, qui était une nouvelle acquisition de la Russie, obtint l'autonomie. Les provinces occupées antérieurement furent divisées par l'empereur Alexandre en deux parties : celle qui voisine avec le Royaume, savoir, les gouvernements de Vilno, de Grodno, de Minsk, la Volhynie et la Podolie, où l'administration resta polonaise ainsi que les écoles — et la Courlande, la Livonie, l'Ukraine et les gouvernements de Vitebsk et de Polock, qui furent destinés à être purement et simplement annexés à la Russie. Alexandre conçut le plan d'unir au Royaume de Pologne les provinces où il laissait l'administration polonaise, espérant faire évoluer les Russes vers une mentalité moins arriérée par le contact d'une grande Pologne, civilisée et libérale. Ces projets étaient irréalisables à cause de l'ignorance totale dans laquelle croupissait la nation russe et à cause du courant réactionnaire qui était en train de submerger l'Europe. Le plus grand ennemi des idées libérales, Metternich, présidait aux destinées de cette partie du monde; les Congrès diplomatiques à Carlsbad (1819), à Laybach (1821) et à Vérone (1822), marquaient les étapes de ses victoires. Un homme, fût-il autocrate russe, est incapable d'arrêter le cours des événements sociaux; Alexandre céda donc au courant et changea ses idées sur le libéralisme et la Pologne. La Constitution très libérale, qu'il avait octroyée au Royaume Polonais, devint bientôt une apparence menteuse, le système russe d'oppression et de tra-

casseries commença à prévaloir et l'autonomie du Royaume fut fortement menacée.

La révolution qui éclata à Varsovie le 29 novembre 1830 et embrassa le pays tout entier fut une réponse aux velléités russes d'annuler la Constitution et d'annexer le Royaume. Cette révolution fut donc provoquée, comme d'autres mouvements révolutionnaires contemporains, par la réaction grandissante et fut une des conséquences du Congrès de Vienne, qui était allé à l'encontre des tendances de l'époque, n'avait rien su prévoir et avait laissé en suspens les questions les plus épineuses. La Révolution de juillet en France contribua à déclencher le mouvement de Varsovie. L'insurrection polonaise déjoua le plan de Nicolas Ier d'une expédition armée contre la France révolutionnaire et la Belgique, et c'est la connaissance de ce plan ainsi que de la décision de faire participer les troupes polonaises à l'expédition, qui surexcita les esprits à Varsovie et eut une certaine influence sur la marche des événements.

Toutes les tendances de la nation polonaise à l'unité et à l'indépendance absolue se manifestèrent au courant de la révolution de 1831. Le mouvement comprit bientôt les anciennes provinces polonaises annexées à la Russie et désireuses de s'unir à la Pologne libre. Dans la guerre entre la Pologne et la Russie, les troupes polonaises remportèrent quelques victoires brillantes, mais, n'ayant trouvé ni renfort ni soutien auprès des puissances occidentales, menacée d'autre part par la Prusse, l'insurrection polonaise fut écrasée par le nombre. L'élite de la nation se réfugia en

France, — ce furent les membres du gouvernement révolutionnaire et de la Diète, beaucoup d'intellectuels, parmi lesquels les noms les plus illustres en Pologne, et beaucoup d'officiers des plus dévoués à la cause de la liberté. L'Emigration comptait environ 12.000 personnes. Ce fut la plus grande émigration politique que l'histoire ait connue. Elle eut une influence immense sur les destinées de la Pologne, envers qui elle se sentait liée par des engagements irrévocables. Pour les Polonais restés au pays, traqués par la police secrète et persécutés pour chaque apparence de résistance, elle avait le prestige d'une légende. Elle était à leurs yeux le symbole d'une foi dans l'avenir qui ne désespère jamais et qui finira par rétablir la justice et la liberté. De son côté, l'émigration entretenait des relations secrètes avec le pays, lui envoyait ses émissaires, hommes dévoués, qui risquaient à chaque moment la mort, s'ils venaient à être pris par la police. Elle encourageait la résistance par l'envoi de livres qu'on n'était pas habitué à lire sous le régime de la censure russe. C'étaient des livres de propagande, c'étaient les œuvres de nos grands poètes, Adam Mickiewicz, Jules Slowacki, Sigismond Krasinski. Mickiewicz n'est pas un inconnu pour la France cultivée; ayant vécu la moitié de sa vie à Paris, il était admiré par la France contemporaine et entouré d'un culte ardent en Pologne. C'était un grand poète et en même temps un chercheur hardi qui rejetait tout compromis et s'ingéniait à trouver la morale de l'avenir, qui saurait résoudre tous les problèmes actuels. A ses côtés, André Towianski, sans contredit le plus puissant

représentant des tendances religieuses de l'époque ; Jules Slowacki, grand artiste, poète délicat; Sigismond Krasinski, poète philosophe ; Cyprian Norwid, ciseleur de la forme, précurseur de la poésie moderne polonaise. Parmi les hommes illustres de l'Emigration était l'historien Lelewel, nonce et membre du gouvernement pendant la révolution de 1830, grand savant, d'une renommée européenne, et le publiciste incomparable, Maurice Mochnacki, qui écrivit l'histoire de la révolution de 1831 dont il fut un des acteurs. Enchaînée et muette, c'est en France que la Pologne eut sa littérature, nne des plus riches de l'époque, et cette littérature était remplie d'amour pour le pays hospitalier qui ouvrait largement ses portes aux émigrés politiques de toutes les nations. Les liens entre la France et la Pologne se resserrèrent encore.

L'Emigration polonaise en France, alimentée par les émigrés de 1846 et 1848, était en train de s'éteindre quand vint l'année 1863, la plus terrible dans les fastes de la Pologne. L'insurrection de 1863 fut précédée d'une vaste conspiration ; ce fut un acte de courage désespéré. Les jeunes insurgés, armés de faulx et de fusils de chasse, avaient à combattre une armée russe nombreuse et bien équipée; leur échec était donc certain, mais ils comptaient sur l'aide de la France et recevaient même des encouragements de la part de Napoléon III. Cette aide se borna à une note diplomatique que la France, de concert avec l'Angleterre et l'Autriche, présenta à la Russie et qui n'eut aucune influence sur le cours des événements, car la Russie, voyant qu'on en resterait aux paroles, refusa aux

trois puissances le droit de se mêler de ses « affaires intérieures ». Sa vengeance fut cruelle. D'après les sources officielles, il fut procédé à 396 exécutions. 1.656 insurgés furent envoyés à la katorga (bagne), 6.959 aux travaux forcés. Le gouvernement russe confisqua dans le Royaume de Pologne, 1.660 grandes propriétés foncières et en Lithuanie 1.794. Il imposa d'énormes amendes à la population. L'oppression devint plus cruelle et plus systématique, une lourde détresse régna dans le pays vaincu.

III

Après l'insurrection de 1863. — Le positivisme. — Le renforcement de la réaction nationale en Russie et en Prusse. — Résistance polonaise. — Les jours de liberté en 1905 et la défaite de la Révolution.

Après les déceptions amères des années 1831, 1846, 1848 et 1863, la psychologie de la nation polonaise subit un grand changement. Les sources de la confiance en soi tarirent, l'espoir s'éteignit dans la réussite des conspirations et des entreprises armées, la joie de vivre diminua. Certes, on ne renonça pas à l'indépendance, mais on abandonna l'idée d'une lutte prochaine et victorieuse. L'indépendance et la liberté perdirent ce sens précis et réel qu'elles avaient alors qu'elles étaient l'objet de tous les efforts, et devinrent un idéal qu'on ne trahit pas mais qu'on ne peut conquérir par des moyens naturels. Les héros des luttes nationales cessèrent d'être considérés comme des hommes d'état et passèrent dans la légende, ornés d'une auréole de saints et de martyrs. Des générations entières furent élevées dans leur culte et dans celui du passé ainsi que dans la nostalgie d'une grande et belle vie nationale, des générations entières s'enivraient de patriotisme et idéalisaient leur souffrance imméritée.

L'art nous donna un reflet magnifique de cette psychologie nationale : ce furent les œuvres d'un grand dessinateur, Arthur Grottger. Le premier dessin de son cycle, intitulé *L'année* 1863, représente la Mort, portée par les vents à travers les bois ; le dernier, la Sainte-Vierge apparue dans une vision à une Polonaise exilée en Sibérie. Nous y voyons les insurgés polonais, jeunes, beaux, mélancoliques et comme altérés de martyre, tels qu'ils furent transfigurés par l'imagination nationale. Dans cette manière de concevoir les hommes qui luttaient pour l'indépendance, il y avait une renonciation à la reprise de leurs efforts et à toute action directe. Et rien de plus naturel. La Pologne avait été saignée à blanc et ses oppresseurs étaient puissants, c'était folie que de se mesurer avec eux encore une fois ; il ne fallait pas s'exposer à une nouvelle catastrophe si l'on voulait durer pour attendre les temps meilleurs. Sienkiewicz, en littérature, Mateyko, dans la peinture, furent les représentants du culte du passé, car c'est vers le passé qu'on se tourna en fuyant le présent. L'idée d'une lutte sans merci fut remplacée par l'idée de ce que l'on nommait « positivisme », c'est-à-dire par une tendance à l'amélioration de l'état économique du pays, l'accroissement de l'industrie, du commerce et de l'instruction du peuple, à la propagation des idées modernes. Le chef de l'école positiviste fut le grand publiciste Alexandre Swiętochowski.

Le positivisme polonais n'a rien de commun avec la philosophie positiviste, dont l'origine remonte à Auguste Comte. Sous le rapport de la philosophie, il dépendait

plutôt de la philosophie rationaliste du XVIIIe siècle et répondait à la mentalité de la bourgeoisie libérale. L'utilité sociale était d'après lui la pierre de touche de toute idée et de toute action. Il contribua à épurer les idées, à détruire les préjugés, à relever l'état intellectuel de la nation. Mais il ne pouvait sauver la nationalité polonaise. La réaction allait augmentant et ses moyens devenaient toujours plus précis et plus compliqués.

L'oppression se relâcha uniquement en Autriche, grâce à la débâcle subie par cette puissance en 1866 dans la guerre avec la Prusse ; celle-ci au contraire, victorieuse dans les guerres avec l'Autriche et la France, accentua sa politique de germanisation. Sur les territoires polonais, le *Kulturkampf* signifiait la lutte contre la population et la civilisation polonaises ; on écarta définitivement la langue polonaise des emplois, des tribunaux et des écoles où l'on faisait une propagande patriotique prussienne, et l'on institua des peines sévères contre l'enseignement privé en langue polonaise. En prétextant la prépondérance numérique des Polonais sur les Allemands, le gouvernement prussien expulsa en 1885, dans le courant de quelques mois, tous les Polonais sujets russes et autrichiens, quelle que fût la durée de leur séjour et malgré la ruine qui s'ensuivait pour eux. En 1889, il créa la *Commission de Colonisation* ayant pour but l'achat des terres polonaises pour les coloniser par des paysans allemands et bientôt il décrétait obligatoire pour les Polonais la vente de leurs propriétés, dès que la Commission l'exigeait.

Le même systéme régnait en Pologne russe, mais plus cruel encore. Le nationalisme russe fut en recrudescence pendant le règne d'Alexandre III. On ferma aux Polonais l'accès des fonctions administratives, on introduisit la langue russe même dans les institutions privées. Les Russes devinrent une caste privilégiée en Pologne, et, alléchés par des avantages de toute sorte, y affluèrent en masse ; ce furent naturellement les pires éléments de la Russie qui s'offrirent pour la besogne de réprimer la nation vaincue et la Pologne eut des pédagogues ivrognes et débauchés, des fonctionnaires arrogants et voleurs, des magistrats corrompus et remplis de haine pour la population. Chaque moment de la vie de tout Polonais était empoisonné par des vexations sans nombre. Que pouvait le positivisme pour alléger la vie nationale ? Se consacrer en Pologne au travail d'organisation, c'était faire des nids dans la gueule du crocodile, toujours prête à se refermer.

Dès lors, une vie occulte naît en Pologne, s'orientant vers la révolution. De puissantes organisations clandestines fonctionnent admirablement. C'est la *Démocratie Nationale* qui groupe les classes moyennes et qui enveloppe le pays entier d'un réseau d'associations ; c'est le *Parti Socialiste Polonais* qui unit le programme politique au programme social, contrairement aux autres partis socialistes, la *Démocratie sociale* et le *Bund*, parti israëlite. Très nombreux et ayant des adhérents dans toutes les classes de la société, le Parti Socialiste Polonais fonde des journaux secrets, colporte des brochures illégales,

ouvre des cours clandestins pour les ouvriers, qu'il instruit dans son programme et qu'il prépare à l'action. En 1905, lors de la révolution russe, le Parti Socialiste Polonais se met à la tête de la révolution en Pologne.

Après l'octroi de la constitution à l'empire russe (30 octobre 1905), les sentiments jusque-là dissimulés se manifestèrent en Pologne avec une force inouïe. Villes et villages furent le théâtre de manifestations patriotiques, les paysans réclamaient, dans les réunions communales, la réintégration de la langue polonaise, on organisait fébrilement l'enseignement polonais — la Maternelle Scolaire eut des centaines de mille de membres — on fondait des bibliothèques, des cours pour illettrés, des sociétés agricoles de paysans et des sociétés ouvrières.

Mais les jours de liberté — c'est ainsi qu'on appela en Pologne la période où le gouvernement du tzar eut l'air d'avoir cessé d'exister — furent de courte durée. La réaction recommença, terrible, sanglante, désireuse d'exterminer les révolutionnaires et d'étouffer les germes de la résistance. Il y eut par milliers des verdicts de prison, d'exil, de peines capitales. L'écho de ces persécutions parvint jusqu'en France ; on vit dans les rues de Paris des évadés des prisons russes. C'étaient les dernières victimes d'un régime qui paraissait solide et qui devait crouler en si peu de temps.

L'exemple du Royaume agit sur les provinces polonaises soumises à la Prusse. A la Diète et au Reichstag, le groupe polonais prit une attitude de défi ; la population accentua sa résistance. L'enseignement de la religion,

jusqu'alors en langue polonaise, ayant été imposé en allemand, cent mille enfants s'abstinrent de fréquenter l'école et leur grève dura une année entière. C'était la seconde grève des écoliers en Pologne, la première ayant eu lieu dans le Royaume, en 1905, dans le but d'obtenir l'école polonaise

Le gouvernement prussien répondit par des excès révoltants. C'est alors que la Diète prussienne vota la dépossession des Polonais sur l'exigence de la Commission de Colonisation; c'est alors que le Reichstag interdit l'usage de la langue polonaise dans les réunions publiques. On vit alors des réunions silencieuses, où il n'y avait pas d'orateurs et où l'on votait ou rejetait par signes des motions inscrites à l'ordre du jour.

Grande était la puissance des ennemis de la Pologne, mais grande était aussi la vitalité de la nation polonaise. De deux forces contraires — celle de la violence et celle de la résistance — laquelle allait triompher? C'était la guerre mondiale qui devait décider du sort de la Pologne.

IV

A travers la Pologne

Le paysage polonais ne présente pas moins de variétés que celui de France. La Pologne a ses lacs et c'est sur les bords de l'un d'eux, le Goplo, que fut située, d'après la légende, Kruszwica, la préhistorique capitale des princes polonais. Elle a ses plaines, semées de beau froment aux épis lourds. Elle a d'immenses forêts pleines de gibier, et ses montagnes, parmi lesquelles les Karpathes, forment au sud sa frontière naturelle. Près de Dantzig, elle touche, par une longue bande de territoire, à la mer Baltique, et elle s'avance loin vers l'ouest, dans des régions où se dressent des milliers de cheminées d'usines, en Silésie, où la population autochtone est polonaise et désire s'unir à elle. Une diversité de sites et de coutumes, une variété de ressources, de caractères et d'aptitudes constituent pour la Pologne une source de richesses et de forces. Le paysan, qui est l'élément essentiel et le plus vivant de tout paysage, présente en Pologne autant de diversité que le pays lui-même. Celui des environs de Cracovie ou des environs d'Ostrolenka diffère du montagnard par le costume, le caractère, les mœurs et le langage; le paysan silésien ne rappelle en rien l'habitant du littoral de la Baltique.

Très svelte, aux traits réguliers, perché sur de hautes jambes et agile comme un chamois, le montagnard a quelque chose de digne et de libre dans son allure. C'est que, lorsque la corvée sévissait dans toute la Pologne, lui en fut exempt, dans son pays inaccessible, où le sol pierreux ne produisait que de l'avoine et des pommes de terre. Ayant du goût pour l'aventure, il ne dédaignait pas d'aller chercher ce qui lui manquait dans les riches plaines hongroises : il se faisait brigand à l'occasion. Aujourd'hui qu'il y a renoncé, il est resté quelque peu sauvage, quoique très intelligent ; dans sa morale, il est très païen. La couleur blanche domine dans son costume, très sobre et collant. Sur son dos, un *serdak* de peau de mouton, dans sa main une *ciupaga*, c'est-à-dire une canne avec une poignée de fer en forme de hache.

Le paysan des environs de Cracovie est plus paysan que le montagnard ; c'est l'homme des plaines fertiles et ensoleillées, robuste, très travailleur, gai et vif de sa nature. D'après une chanson populaire, même mort il est capable de se mettre en danse, aussitôt qu'on joue une musique rythmée.

« Car, telle est l'âme du Mazour ! Même mort, il bouge ».

Et quelle fantaisie dans ses cérémonies nuptiales. Les paysannes paraissent avoir emprunté aux prés fleuris les couleurs de leurs jupes et de leurs corsets. Dans les champs, en moissonnant, on chante, et au rythme de la chanson la fatigue est moins rude, le soleil moins ardent. Elle est lugubre la moisson en Bretagne, quand on la

compare à celle des environs de Cracovie. Le noir des costumes bretons tranche sur le fond doré du blé et le rouge des coquelicots, le silence paraît lourd à quiconque a entendu les voix claires des moissonneuses polonaises. Et c'est en chantant qu'on regagne par groupes, la nuit tombée, les villages.

Le paysan d'Ostrolenka porte de petites chaussures d'écorce, une capote foncée et un chapeau aux larges bords. Sa moustache est longue et tombante, à la gauloise. Habitant des bois, il est grand chasseur, d'un caractère très doux et plutôt mélancolique.

Le paysan lithuanien est mystique et très imaginatif. Il a sa langue à lui, non cultivée, ayant été abandonnée par les classes supérieures au profit du polonais ; cette langue, de souche très ancienne, a des formes inconnues aux langues modernes.

Le paysan de Posnanie est riche et instruit ; c'est lui qui se rapproche le plus des paysans des pays occidentaux.

Presque chaque province a son caractère spécial, sa manière de bâtir et d'orner les chaumières, son style, dont s'alimente l'art polonais — et son patois, dont s'enrichit la langue écrite. Car l'artiste et l'écrivain polonais sont amoureux de la nature et souvent ils la cherchent dans l'homme des champs, dont le parler, la chanson et le tempérament dépendent autant du sol que la plante qui tient à lui par ses racines.

Parmi le peuple polonais, qui forme la masse compacte de la population rurale, s'élèvent, comme des îlots, les

maisons seigneuriales, habitées par les gentilshommes polonais, propriétaires de la majeure partie des terres et des forêts du village. Ce sont des maisons de bois, bâties sur des collines, entourées de jardins et de vergers, spacieuses, contenant toujours plusieurs chambres réservées pour les visiteurs qui, s'étant attardés, hésitent à regagner leurs manoirs distants de quelques kilomètres. L'hospitalité est bien le trait caractéristique du gentilhomme polonais; tous les gentilshommes d'une contrée se connaissent et se fréquentent. Ils adorent la chasse, se lèvent avec le jour pour surveiller les travaux des champs, passent leur vie en plein air.

Le gentilhomme polonais a un vif sentiment de l'honneur. Il est très patriote et ne manque jamais à l'appel quand il s'agit de l'intérêt national tel qu'il le comprend. Toutes les fois que l'heure de l'insurrection a sonné, le père et les fils se sont mis en route sans discuter. Nous les retrouvons émigrés ensemble ou exilés en Sibérie, dépossédés de leurs biens, vieillis par la nostalgie, mais toujours prêts à recommencer. Dans chaque famille vit la tradition d'un arrière grand-père légionnaire dans les armées de Napoléon, d'un grand-père tué à l'ennemi ou bien mort en Sibérie. Les vieux portraits, quelque lettre ou autre souvenir, sont conservés avec piété et transmis de père en fils. On tient beaucoup à son blason et on n'a garde de le déshonorer.

Mais où sont les roses d'antan ! Trois armées ennemies ont chevauché à travers la Pologne et ont rasé les maisons seigneuriales avec les richesses d'art que beaucoup d'elles

contenaient, et les petites chaumières paysannes avec leurs bahuts peints et sculptés et leurs cruches aux belles formes. La grande catastrophe a déterminé un changement complet de la vie en Pologne. L'ancienne vie seigneuriale ne tardera pas à être un anachronisme, surtout après la réforme agraire votée par la Diète en 1919 et instituant un maximum de propriété foncière. Ce sera le morcellement de la terre et un déplacement considérable de capitaux qui aura une grande influence sur le développement de l'industrie polonaise.

Le paysan, lui, est appelé à une toute autre destinée que celle qui fut son partage. Les premières élections lui ont donné la majorité dans la première Diète polonaise. C'est donc lui qui fait les lois, qui veille à la sécurité du pays, qui se sent responsable de son avenir. Quelle énorme évolution pendant un si court espace de temps ! Nulle part en Europe, le rôle du paysan dans la vie politique n'égale celui du paysan polonais.

La vie intellectuelle et artistique de la Pologne se concentre surtout dans trois villes : Varsovie, Cracovie et Léopol.

Cracovie est l'une des plus anciennes et l'une des plus belles villes de Pologne. Entourée d'allées de châtaigniers, plantées sur les fortifications démolies, elle a des ruelles antiques, comme par exemple celle des Chanoines, dont chaque maison est une curiosité au point de vue de l'architecture. Le Wawel, le château royal, domine la ville et toute la contrée. Bâti sur un roc, n'ayant pas un arbre dans son enceinte, avec la Vistule à ses pieds, il est

le fort où vécurent les premiers rois de Pologne avant de choisir la belle et l'élégante Varsovie pour capitale. Dans les caveaux de la Cathédrale se trouvent les tombeaux des rois, et parmi eux les tombeaux de Kościuszko et de Mickiewicz. La Place de l'Hôtel-de-Ville, où l'on peut voir, les jours de marché, les paysans et les paysannes des environs de Cracovie, est le centre de la cité, et réunit plusieurs de ses plus beaux monuments, dont l'Eglise Notre-Dame et la Halle aux Draps. Le style ogival et la Renaissance avec un peu de baroque prévalent dans l'architecture de Cracovie.

Grâce à ses souvenirs historiques, Cracovie est la ville sainte des Polonais et attire des touristes de tous les coins de la Pologne. Grâce à la vie nationale qui s'y développait librement, elle devint le refuge des patriotes polonais, traqués par la police russe, menacés de la Sibérie et même de la potence, et grâce à son Université, elle fut le point de ralliement des étudiants des trois tronçons de la Pologne. A Cracovie, point d'usines, point de mouvement, mais les étudiants et les artistes donnent à la ville une physionomie spéciale. Plein de mépris pour les bourgeois, l'étudiant s'est laissé séduire par la vie de dévouement et de dangers que menaient les patriotes révolutionnaires de passage dans la ville; il s'intéresse aux problèmes politiques et sociaux, discute, fréquente les réunions publiques. Les artistes, eux — et ils sont nombreux — confèrent à la vie de Cracovie un caractère de légèreté et de scepticisme, qu'on ne retrouve pas ailleurs en Pologne. C'est dans les premières années du

xxe siècle que Cracovie devient le centre d'un grand mouvement littéraire aux tendances modernes. Un de ses chefs fut Stanislas Przybyszewski, grand prêtre de l'*art pour l'art*, puis Stanislas Wyspianski, poète, peintre et auteur dramatique que le public français connaît par la traduction de son drame, *Les Noces*, œuvre hardie et unique en son genre. Les principaux poètes de la nouvelle école sont Kasprowicz, Staff et Tetmayer. Ce dernier, ayant passé beaucoup d'années dans les montagnes, à Zakopane, écrit parfois dans le patois sobre et sonore du montagnard, de même que feu Stanislas Witkiewicz, écrivain et critique d'art, un des hommes les plus éminents de Pologne qui affirmait, découvrir dans ce patois les vestiges de la vieille langue polonaise du xvie siècle.

Parmi les romanciers polonais se rattachant à l'école de la Jeune Pologne, citons Zeromski, qui analyse l'âme humaine jusque dans ses recoins les plus obscurs et ses sentiments les plus spontanés et qui sait mettre en relief les sensations les plus fuyantes; Reymont, auteur du grand roman épique *Les Paysans*, où il décrit la vie des paysans polonais; Sieroszewski, maître dans les descriptions de la nature, qui fut longtemps exilé en Sibérie et en rapporta les thèmes de ses romans quelque peu exotiques; Strug, enfin, qui prend les conspirateurs et révotionnaires pour héros de ses nouvelles, et Weyssenhof, très goûté dans les cercles aristocratiques.

Parmi les peintres de cette époque, le plus aimé en Pologne est certes Jacques Malczewski; le paysagiste

Jean Stanislawski, Chelmonski et Slewinski, ami et disciple de Gauguin, qui évoquent dans leurs tableaux la Pologne entière, avec ses montagnes et ses neiges, ses blés et ses prés fleuris; Tetmayer, épris des couleurs de la campagne et du costume polonais; Mehoffer, excellent peintre en vitraux, le grand sculpteur Dunikowski, et beaucoup d'autres.

Après avoir joué un si grand rôle dans la vie de la Pologne démembrée, Cracovie paraît destinée à être reléguée au second plan dans la Pologne libre et remplacée par Varsovie, grande ville industrielle et moderne, qui, comme capitale, attire et retient tout homme désireux de trouver une large sphère d'action et d'influence. C'est Varsovie qui a donné chaque fois le signal de l'insurrection, c'est dans cette ville qu'eurent lieu, bien avant la guerre, les grandes manifestations politiques, et c'est l'opinion de Varsovie qui compte aujourd'hui, c'est elle le centre de la vie de la Pologne unifiée.

V

La jeunesse de Pilsudski. — L'exil. — Sa propagande politique. — Seconde arrestation

C'est en Lithuanie, dans le manoir de Zulow, que naquit Joseph Pilsudski, au mois de novembre 1867. (2) Quatre années à peine s'étaient écoulées depuis que l'insurrection avait été étouffée dans le sang. Ces quatre années et celles qui suivirent furent consacrées par les Russes à la recherche des coupables et des suspects. La terreur régnait dans le pays ; les tribunaux du comte Mouravieff, dit le Pendeur, n'émettaient que des verdicts de mort ou d'exil. Dans le pays si cruellement éprouvé, l'enfant ne peut rester étranger à la douleur universelle. Quel enfant polonais vivant dans le même milieu que Pilsudski ne se voit-il pas en rêve monté sur un beau cheval et chassant l'usurpateur — tel Kościuszko, dont le portrait lui est bien connu, tels les héros de Mickiewicz, dont les œuvres sont sa lecture favorite ? Mais les rêves de l'enfance se dispersent dans le vague au contact de la réalité. Pilsudski est un des hommes bien rares chez lesquels l'esprit de la réalisation dépasse la puissance de rêve, comme il est celui qui reste toute sa vie fidèle au but lointain entrevu dans les tendres années de l'enfance.

Les liens les plus étroits unissaient Joseph Pilsudski à sa mère, personne de grand cœur et de grande intelligence. Homme mûr, ayant beaucoup vécu et souffert, il disait :

« Quand tout le monde est contre moi et que les circonstances même paraissent hostiles à mes desseins, quand je suis plein de doute et d'incertitude, je me demande quel serait l'avis de ma mère si elle vivait, et, malgré tout ce qui pourrait advenir, j'agis d'après ce que je considère comme sa volonté ».

La mort précoce épargna à Madame Pilsudska la douleur de voir ses deux fils aînés, Bronislas et Joseph, impliqués dans le procès de Narodnaia Wola, arrêtés et exilés en Sibérie, en 1887.

Joseph revint au bout de cinq ans, Bronislas passa le meilleur de sa vie en exil et ne revint qu'en 1906. C'est alors que je l'ai connu, à Paris, et c'est à Paris encore qu'il mourût, en 1918, comme collaborateur du Comité National Polonais.

C'était un jeune homme quand on l'arracha du milieu des siens — il revint homme mûr, vieilli avant l'âge. Pendant son séjour en Sibérie, il se consacra à des travaux ethnographiques et à l'étude des langues sibériennes. A son retour il écrivit quelques ouvrages sur ce sujet. Très doux, il se fit aimer du peuple sibérien, et, consulté par lui dans toutes les difficultés de la vie, il ne refusait jamais conseil ni assistance. « Je sais un peu de tout — racontait-il — un peu de médecine primitive, un peu de droit ; car dans ces régions lointaines il n'y avait pas de

médecin et les populations étaient sans défense contre les abus des fonctionnaires russes. Souvent, en les voyant bâtir leurs maisons ou travailler la terre, je me rappelais avoir vu ces travaux accomplis beaucoup mieux en Europe — et je prenais pour les instruire le marteau ou la hache ». La bonté rayonnait de sa figure, la bonté fut toujours son trait caractéristique. Il ne savait pas haïr même ceux qui avaient brisé sa vie.

De son séjour en Sibérie, beaucoup plus court que celui de son frère, Joseph Pilsudski rapporta d'autres sentiments que lui. Ce fut là, dans la grande solitude, qu'il choisit sa voie, qu'il se fit celui que nous connaissons, intrépide, rude à la peine, ne reculant devant aucun obstacle ni aucun blâme. Mais il ne faut pas voir en lui le Caton polonais, dur et sans poésie. Au fond, c'est un homme très imaginatif, qui sent le charme infini de la nature, qui s'intéresse à mainte chose et sait trouver la parole juste pour rendre ses sensations. Tel, il fut adoré par les jeunes bien avant que toute la Pologne connût ses travaux et son dévouement.

Revenu de l'exil en 1892, Joseph Pilsudski entra dans le *Parti socialiste Polonais* et se fit le plus vigoureux représentant de son programme politique — l'indépendance de la Pologne.

Certains socialistes reprochent à Pilsudski et à ses amis de s'être adressé à la classe ouvrière quand il s'agissait de trouver une force capable d'obtenir l'indépendance de la Pologne. Au dire des accusateurs, ils auraient caché l'aigle blanc dans les plis de l'étendard rouge et l'auraient

déployé au moment opportun — ils auraient imposé aux ouvriers la lutte pour l'indépendance, qui, au point de vue de leur intérêt, aurait dû leur rester indifférente. Mais quels que soient ces arguments, il est hors de doute qu'une vraie démocratie ne saurait se former dans les conditions anormales de sujétion d'une nation à une autre, et sans démocratie la classe ouvrière ne peut se développer ni prendre dans la vie la part qui lui est due. D'après Pilsudski, quelque opposés que fussent les intérêts des classes, il y en a un qui est commun à toutes : c'est l'intérêt national. Loin de choisir des détours pour amener les ouvriers à sa politique de lutte avec l'ennemi national, il la proclamait avec une franchise indiscutable. Nulle part dans ses écrits il n'admet pour les prolétaires la possibilité de se détacher moralement de l'ensemble de la nation, partout il demande qu'ils en forment une partie intégrante. Voici ce qu'il écrivait en 1903 à propos de la littérature clandestine :

« Tous les partis en Pologne se font de la littérature clandestine un instrument de lutte, mais ceux-là surtout à qui les lois barbares du tzarisme refusent tout droit — ceux qui sont le plus persécutés et dont le nom même provoque les colères. Je parle des démocrates en général et des socialistes en particulier. Pour eux, la possibilité de développer leur idée sans souci de la censure est de première importance. La littérature clandestine étant sous le régime tzariste l'unique moyen de faire entendre une parole libre, les démocrates s'en sont servi dans un domaine longtemps négligé. Il s'agissait de faire sortir de

l'état passif l'âme de la nation — nation comprise comme collectivité d'hommes unis par la langue, l'histoire et le sentiment de faire partie d'un tout ; nation dont le peuple des travailleurs de la ville et de la campagne forme la partie essentielle. Tout les mauvais esprits de notre passé et du présent, l'ignorance et l'esclavage, le knout de l'ennemi et l'intérêt égoïste de l'exploiteur, veillent à ce que cette âme nationale reste passive. S'ils n'y ont pas réussi, si le peuple s'éveille et frémit comme les flots de l'océan, c'est grâce à la parole démocratique, qui l'appelle à la vie. » (3)

De 1894 à 1900, Pilsudski fut rédacteur de l'organe clandestin « L'Ouvrier ». Il en était en même temps le rédacteur principal et l'imprimeur. C'est dans son appartement que fut installée l'imprimerie qu'il faisait fonctionner avec mille précautions. En 1896 l'imprimerie fut transportée de Vilna à Lodz, ville très industrielle et commerciale. Un organe clandestin était une nouveauté redoutable pour le tzarisme ; jusqu'alors on imprimait à l'étranger les écrits patriotiques et révolutionnaires et on les introduisait par contrebande en Pologne.

En 1900, les gendarmes russes entrèrent à l'improviste dans l'appartement de Pilsudski et le trouvèrent occupé à l'impression du 37e numéro de l' « Ouvrier ». Arrêté, il fut incarcéré dans la citadelle de Varsovie et de là transporté à St-Pétersbourg. Le 13 mai 1901, aidé par un courageux médecin de la prison, le Dr Mazurkiewicz, il réussit à s'évader. Après son évasion il s'arrêta provisoirement à Cracovie passa quelques mois à Londres et, en 1902, revint en Pologne et s'établit à Cracovie.

VI

Vers l'insurrection

Dans un modeste appartement de Cracovie, c'est un va et vient continuel. C'est le logement de Joseph Pilsudski et ses visiteurs sont de tout jeunes hommes, étudiants et ouvriers. Ils s'entretiennent des détails d'exécution d'une vaste entreprise, ils discutent d'égal à égal, mais on sent dès l'abord qu'il y a parmi eux un chef qui dispose de leur enthousiasme et de leur vie. Sous la conduite de Pilsudski, ils se préparent à combattre l'ennemi et à délivrer leur pays. L'ardeur qui les anime se retrouve dans tous les siècles et dans toutes les nations généreuses, incapables de se plier à la dure nécessité de l'esclavage. C'est par elle que la petite troupe de Léonidas se fit le rempart de la liberté grecque contre les barbares et que les soldats de la Révolution vainquirent l'Europe coalisée.

Dans l'atmosphère de lassitude créée en Pologne par la dernière insurrection, il fallait vraiment un homme puissant pour se faire le centre d'une nouvelle organisation insurrectionnelle. Pilsudski le fut, mais telle était l'inertie de la société polonaise que la jeunesse seule le suivit, malgré que Cracovie et la Galicie entière fussent au courant

de l'entreprise, car nul n'ignorait ses desseins, et chacun savait qu'il préparait les cadres d'une armée polonaise devant, au premier moment propice, commencer l'insurrection. Seulement, alors on le prenait pour un rêveur et un illuminé. Lui cependant, loin de rêver, était aux prises avec la dure réalité : chaque jour il avait à faire face à de nouvelles difficultés, au manque d'argent, d'instructeurs et d'armes pour les exercices militaires; chaque jour presque il avait à résoudre de nouveaux problèmes pratiques. Il s'obstinait surtout à créer une psychologie nouvelle en Pologne, à combattre l'accablement, à insuffler la foi dans les forces de la nation et la volonté de conquérir la liberté. Je me rappelle l'avoir entendu dire que notre siècle était le siècle du microscope et que les générations actuelles, hypnotisées par l'infiniment petit, avaient perdu la faculté de voir la vie en grand, de tendre vers de grands buts et de faire de grands efforts. C'était cette petitesse de vue qu'il essayait de combattre, c'était l'énergie et l'esprit d'initiative qu'il propageait parmi ses jeunes eompagnons. Très sobre de geste, il n'élevait jamais la voix, mais son regard devenait pesant et difficile à soutenir dès que son interlocuteur semblait reculer devant les obstacles. Ses collaborateurs avaient une confiance illimitée en lui et une foi aveugle en son génie.

Quelles furent les circonstances qui permirent à Pilsudski de rejeter l'expérience de trois générations et de trois défaites? Comment osa t-il espérer que, dans la lutte inégale, la Pologne ne succomberait pas une fois encore?

La guerre russo-japonaise lui apporta la certitude de la désagrégation de l'Empire russe. Penché sur la carte, il suivait les mouvements des armées adverses et les victoires du Japon ; les combattants qui revenaient du front lui apprenaient la corruption du fonctionnaire russe, la malhonnêteté des fournisseurs, le manque de munitions, l'incapacité des chefs et l'indifférence du soldat. Il connut la Russie dans toutes ses faiblesses et ses vices. Sa grande douleur fut que la Pologne n'était pas prête pour profiter du désarroi en Russie et pour jeter à bas son odieuse domination. Il pensa un moment à passer la frontière et à appeler le Royaume aux armes, mais dût renoncer à ce projet. Cependant l'occasion perdue pouvait s'offrir à nouveau : la Russie avait en perspective plusieurs conflits redoutables, tant en Asie qu'en Europe, et Pilsudski ne doutait pas qu'elle ne pourrait résister à l'épreuve d'une guerre de longue durée. La Pologne devait profiter de sa défaite pour conquérir l'indépendance, mais, pour cela, il fallait qu'elle fût organisée pour la lutte, armée, pleine de foi dans la réussite. Rien de tout cela n'existait. La Pologne était lasse, épuisée, privée de tous moyens, sans chef et sans centre d'action. Pilsudski ne se laissa pas rebuter et sa grandeur se manifesta le plus clairement alors que, dans l'indifférence universelle, il entreprit l'œuvre de relèvement et sût susciter autour de lui la foi ardente et cette volonté qui transforme la réalité au gré des besoins et des aspirations.

Ne croyons pas, disait-il, que notre indépendance sera le résultat de circonstances qui agiront en dehors de

nous. Il faut que nos ennemis aussi bien que nos alliés soient forcés de compter avec nous, il faut que nous soyons une force, que nous devenions un des facteurs de la vie européenne, autrement c'en est fait de nous. On ne reçoit pas son indépendance, on l'enleve de haute lutte.

L'attitude de la Russie envers la Pologne après l'échec de la révolution de 1905 le confirma dans son idée qu'il n'y avait d'autre salut pour son pays que la lutte. Le gouvernement russe retira toutes les concessions faites sous la menace de la révolution et retourna à son ancienne politique d'extermination. Ainsi fut supprimée la liberté de la parole et de la presse, des associations et des réunions publiques; la Maternelle Scolaire, les universités populaires et les sociétés de culture nationale durent disparaître. Un oukase de Nicolas II diminua des deux tiers le nombre des députés polonais à la Douma et l'on détacha du Royaume la province de Chelm. Pilsudski put donc agir en pleine conscience que toute politique d'accommodement avec l'état de choses existant était néfaste pour l'existence même de la Pologne et qu'il n'y avait pour elle, si elle voulait vivre, d'autre alternative que de lutter les armes à la main contre l'oppression étrangère.

Il demeurait à Cracovie mais faisait de fréquents voyages dans le Royaume, sans attacher d'importance aux dangers qui le menaçaient s'il venait à être reconnu par quelque espion. Il ne se ménageait pas et exigeait de ses collaborateurs un égal dévouement. Il commença son œuvre comme membre du Parti socialiste Polonais et comme tel il fonda *L'Organisation de Combat* qui joua

un grand rôle pendant la révolution de 1905, consécutive à la guerre russo-japonaise. Mais bientôt deux courants opposés se formèrent dans le sein du Parti. Une des fractions adhéra sans réserves au programme insurrectionnel de Pilsduski, l'autre le rejeta et réclama la dissolution de l'*Organisation de Combat*. La rupture eut lieu en 1909. Pilsudski eut les mains déliées et se consacra entièrement aux préparatifs de la future guerre.

A mesure qu'elle approchait, le mouvement insurrectionnel en Galicie augmentait d'intensité. Sous les auspices de Pilsudski fut fondé le *Trésor Militaire* ; les partisans de Pilsudski s'organisèrent en Association de Francs-Tireurs qui eut ses ramifications dans la plupart des villes universitaires de l'étranger, où s'instruisaient les Polonais. En Galicie il y eut environ deux cents cercles de Francs-Tireurs. Une autre organisation militaire, *Les Compagnons* (Druzyny), fut fondée. Joseph Haller, qui depuis fut chef de l'armée polonaise en France, s'efforçait de transformer en organisation militaire le *Sokol* (société de gymnastique). Dès les premiers jours de la guerre, les Francs-Tireurs et les Compagnons furent unis en une seule organisation sous le commandement de Pilsudski.

VII

La Guerre

La guerre porta dans les terres polonaises la désolation et la mort. La Pologne devint le champ de bataille des trois armées ennemies. Les villes et les campagnes flambaient, le paysan, évacué par les Russes, emportait quelques hardes et ustensiles de ménage et s'en allait dans des terres lointaines, en laissant sur la route les tombes de ses enfants, incapables de supporter les tourments du froid et de la faim. Dans les baraques autrichiennes moururent, la première année des hostilités, tous les enfants de moins de huit ans. Quand l'un des belligérants était repoussé, son adversaire, qui occupait le pays, punissait de mort les services obligatoires rendus au vaincu du temps que celui-ci était le maître. Ainsi, après avoir refoulé les armées russes, les Autrichiens érigèrent des milliers de potences en Galicie ; une simple dénonciation suffisait pour perdre un homme.

En Pologne, point de population de l'arrière, presque toute, elle était exposée aux affres de la guerre. Le Belge et le Français du Nord, s'ils parvenaient à quitter leur pays, trouvaient nu abri et une hospitalité cordiale en France; le Polonais, lui, avait pour tout refuge les vastes déserts de la Russie et les provinces allemandes ou autrichiennes.

Soldat, il était forcé de se battre contre ses frères, pour une cause qui lui était étrangère. Il arrivait qu'un soldat russe, ayant blessé mortellement un soldat autrichien et l'ayant entendu pousser un cri terrible en prononçant quelques mots en polonais, devenait fou de désespoir. Ils étaient Polonais tous les deux.

Tout en brûlant et en dévastant la Pologne, ses trois ennemis séculaires avaient dans la bouche un langage mielleux. Sitôt que l'un deux se trouvait dans une mauvaise situation, il devenait plus éloquent et promettait davantage. C'est qu'ils voyaient la Pologne s'impatienter sous le joug et qu'ils redoutaient l'insurrection. L'Allemand l'appelait à l'alliance au nom de la civilisation, l'Autrichien au nom de la gratitude pour la dynastie des Habsbourgs. Aux applaudissements de l'Europe occidentale, le Grand-Duc Nicolas lui parla de la solidarité slave et lui promit de restaurer son unité, ce qui signifiait que la Russie s'apprêtait à s'agrandir des provinces polonaises conquises sur l'Autriche et l'Allemagne.

Isolée parmi ses ennemis, déchirée et adulée par eux en même temps, la Pologne ne put parvenir à cette unité d'opinion et d'action qui caractérisa pendant la guerre toutes les nations possédant un gouvernement à elles ayant la vue nette sur leurs intérêts. Si elle ne sombra pas dans le désespoir, si de la terrible mêlée elle sortit unie et prête à tout pour défendre ses droits, le mérite en est aux légions de Piłsudski.

Les légions furent formées dans les premiers moments de la guerre. L'organisation des Francs-Tireurs était si

forte que les Empires centraux ne pouvaient espérer l'anéantir sans susciter des troubles sérieux ; en outre, à condition que les légions se laissassent asservir et devinssent un simulacre de l'armée polonaise, on pouvait en tirer parti, car, croyait-on, c'était par elles que le Royaume se laisserait entraîner à l'alliance avec le Germanisme. La politique austro-allemande consistait donc à assimiler lentement les légions. Cette politique était vouée à un échec certain. Pilsudski voulait la reconstitution de l'Etat polonais libre et puissant et il savait que l'Allemagne et l'Autriche n'y étaient pas moins hostiles que la Russie. Evidemment, c'était contre la Russie que les Légions se battaient et, ce faisant, elles étaient prises dans l'engrenage de la guerre et forcées d'avoir contact avec les armées austro-allemandes, mais, en attendant de se tourner directement contre les Empires centraux, elles menaient une lutte politique contre eux. Dans cette lutte sourde et acharnée, toute bévue, tout faux pas pouvait être fatal à la Pologne. Il fallait repousser des avantages dont l'acceptation pouvait être nuisible à la cause polonaise, il fallait éventer chaque piège du prétendu allié, ne se laisser ni enjôler ni terroriser par lui. Gloire à Piłsudski qui sût déjouer les embûches de l'ennemi et qui, au risque de sa liberté et de sa vie, se mit en travers des projets des Allemands alors qu'ils étaient encore au faîte de leur puissance.

Les Francs-Tireurs sortirent de Cracovie et passèrent la frontière du Royaume le 6 Août 1914. Le 16 Août ils se transformèrent en Légions et se mirent à recruter des volontaires. Les Autrichiens ne tardèrent pas à exiger

d'eux le serment à François-Joseph. Piłsudski protesta. Le moment était critique. L'existence même des Légions était en jeu — un refus net entraînerait la dissolution. De leur côté les Autrichiens pouvaient craindre des émeutes. Des deux côtés on fit des concessions. Les Autrichiens mitigèrent le texte du serment que les légionnaires durent prêter pour pouvoir entreprendre l'œuvre du relèvement national.

Citons un épisode de la longue et pénible résistance des Légions à l'englobement dans les armées germaniques. La Pologne n'ayant pas d'existence nationale reconnue, le généralissime russe décida de considérer les Légions comme des bandes irrégulières et menaça de la potence tout légionnaire tombé en son pouvoir. Le seul moyen de parer à ce danger était de se faire indentifier au landsturm autrichien en acceptant les brassards aux couleurs de la monarchie dualiste. Cependant Pilsudski fit jeter dans la Vistule la caisse contenant les brassards et se priva par là de la protection des lois internationales. Quelques légionnaires payèrent ce geste de leur vie, mais les Légions gardèrent leur caractère de troupes polonaises en restant étrangères à l'armée autrichienne.

Pilsudski prit donc une part active à la guerre, s'exposa à tous les dangers et gagna l'amour du soldat. Mais son rôle ne se bornait nullement à celui d'un chef militaire. Son désir ardent était de faire faire à la Pologne un pas décisif, de créer un centre de gravité de sa vie nationale. Déjà depuis les premiers moments de la guerre, il pensait à la formation d'un gouvernement polonais. Dans ce but,

ainsi que pour organiser une conspiration contre les Allemands, le 25 Août 1915, il arriva à Varsovie, mais, aussitôt arrivé, reçut l'ordre du commandant allemand, Goerecke, de quitter la capitale dans les vingt-quatre heures. Les Allemands se rendaient compte de ses projets; de sourde, la lutte devenait ouverte entre eux et lui. Pilsudski avait déjà précédement créé *l'Organisation Militaire*, qui devait préparer l'insurrection du Royaume contre l'occupation allemande. Les officiers polonais, membres de *l'Organisation Militaire*, tenaient des réunions secrètes, distribuaient des proclamations hostiles aux Allemands et dirigeaient d'une manière occulte la politique des masses. Ce sont eux qui organisèrent la résistance du Royaume à la mobilisation décrétée par les Allemands. Au mois de Juin 1916, l'insurrection était sur le point d'éclater. Le 2 Juin, les Légions se révoltaient. L'ennemi céda. Les Légions firent leur entrée à Varsovie et reçurent un accueil enthousiaste de la population.

A la suite de l'acte du 5 Novembre 1916, par lequel les Empires centraux reconnaissaient l'indépendance de la Pologne, un Conseil de l'Etat fut formé à Varsovie. Pilsudski devenu un de ses membres continua dans sa position nouvelle sa politique anti-allemande. Maintenant il jouait le grand jeu et allait directement vers l'insurrection. Bientôt il quitta le Conseil de l'Etat. Le refus des Légions d'obéir à l'ordre des autorités allemandes de prêter serment de fraternité d'armes avec les armées des Empires centraux fut le point culminant du conflit entre les Allemands et lui. Les Allemands jetèrent le masque et procé-

dèrent à l'arrestation en masse des légionnaires. Le 21 Juillet 1917, Pilsudski et Sosnkowski, actuellement général de l'armée polonaise, furent arrêtés. Tout les deux furent internés à la forteresse de Magdebourg.

L'absence de Pilsudski n'arrêta pas l'œuvre commencée. Ceux de ses collaborateurs qui ne furent pas arrêtés la poursuivaient avec zèle. La date du soulèvement de la Pologne contre les Allemands fut fixée par eux pour l'hiver 1919. Mais la débâcle de l'Allemagne était plus proche qu'ils ne pensaient. Dès 1918 se déclaraient spontanément à Cracovie et dans le Royaume des mouvements insurrectionnels contre l'occupation allemande. L'empire croulait et tous ceux qu'il opprimait renaissaient à la vie. Enfin, il s'effondra. La révolution grondait à Berlin et se répandait dans les pays allemands. Le soldat allemand, démoralisé, se laissait désarmer sans protester. D'un coup d'épaule la Pologne se libéra de l'invasion.

Remis en liberté, Pilsudski revint à Varsovie le 10 Novembre 1918. Il tomba au milieu de cette effervescence qui accompagne toujours les grands évènements. La lutte des partis s'aggravait, le vent brûlant de la révolution soufflait, un gouvernement populaire se formait à Lublin.

Une nouvelle ère de labeur commença pour Pilsudski. L'indépendance n'était qu'illusoire tant que la Pologne n'avait pas de forces suffisantes pour résister à l'invasion. L'ennemi vaincu sortait du pays en préparant les conditions d'une rentrée prochaine, en remettant aux bolcheviks les provinces de l'est de la Pologne, qu'il était forcé de quitter, en complotant une nouvelle alliance avec la

Russie contre la Pologne. Celle-ci se trouva donc en face d'un nouveau danger, plus formidable que tout autre, car les bolcheviks, tout en étant l'ennemi extérieur, comme le tzarisme jadis, menaçaient par leur progagande l'unité de la nation polonaise, si importante à maintenir dans ce moment de crise et d'effort suprême vers l'indépendance. La Pologne était encerclée par les pays où la révolution sociale grondait ou était sur le point d'éclater. Elle secouait l'énorme Russie, elle couvait en Autriche et en Hongrie, elle éclatait en Allemagne sous la forme de troubles spartakistes. Et en Pologne la famine sévissait et les sans-travail étaient nombreux. Cependant la Pologne endiguait la tourmente qui soufflait à l'est et à l'ouest. Combien eût-elle été plus violente si elle avait pu briser ce dernier écueil! C'est dans ce moment de tension que Pilsudski revint de Magdebourg. Il fallait la révolution spartakiste pour que la porte de sa prison s'ouvrît, car Scheideman, esprit prévoyant, la laissait fermée, désireux de voir la Pologne sans chef et sans autorité reconnue par toute la nation.

En remettant avec enthousiasme le pouvoir entre les mains de Pilsudski, la Pologne faisait preuve de sa volonté arrêtée d'opposer une résistance vigoureuse à l'anarchie et d'employer toutes ses forces à l'organisation de l'Etat et à sa reconstruction économique. Pilsudski était le seul homme capable de faire face à la situation, le seul qui fut agréé par toute la nation et qui, dans ces moments troublés, devint le symbole de son union. Ses

adversaires eux-mêmes sentaient que le combattre serait un crime contre la patrie.

Aussitôt arrivé au pouvoir, Pilsudski pensa à la délivrance des pays limitrophes, unis jadis à la Pologne, où les troupes bolchevistes remplaçaient maintenant celles de l'Allemagne. L'intérêt polonais consistait à ne pas laisser s'ériger une puissance ennemie aux frontières de la République, le sentiment polonais ne pouvait se décider à l'abandon de ces pays à leur sort néfaste. Pilsudski envoya donc à l'est l'armée polonaise, armée animée du plus pur patriotisme et qui, comme esprit, égalait l'armée française de la grande Révolution. Cet esprit était celui des vieux compagnons d'armes de Pilsudski, des légionnaires, et ce sont eux qui créèrent l'unité morale de l'armée polonaise.

VIII

Problèmes de la Pologne actuelle

La Pologne, république nobiliaire, au cours de sa transformation en état démocratique et moderne, perdit l'existence politique, mais le procès de démocratisation n'y fut point interrompu et durant les longues années de sujétion sa démocratie s'organisait et dans des soulèvements successifs travaillait à la reconstruction de l'Etat. Les insurrections de 1794, 1831 et 1863 sont pour les Polonais, une tradition au même titre que la Grande Révolution pour les Français. La Pologne en voie de formation n'est donc pas un Etat neuf ; elle a son passé glorieux, ses traditions, son idée nationale, qui forme le lien de toutes les provinces habitées par les Polonais, au point que, n'en déplaise à personne, leur union est une nécessité historique. Déjà aujourd'hui la Pologne donne des preuves éclatantes de sa force vitale. Affaiblie par la guerre, les recrutements et la famine, elle désarma les troupes autrichiennes et allemandes, repoussa les armées ukrainiennes, et reconquit sur les Ruthènes Léopol, ville foncièrement polonaise. Ce fut l'œuvre de sa population civile, des adolescents et des jeunes filles, qui remplacèrent l'armée régulière opérant ailleurs. Il n'y a pas longtemps que Trotsky, exaspéré par les victoires des troupes polonaises

sur l'armée rouge, les menaçait en face de l'univers d'une débâcle énorme, et pourtant les bolcheviks reculent et le soldat polonais avance. C'est que tout Polonais se sent citoyen d'un grand Etat, dont l'avenir dépend des efforts de la génération actuelle, que tout citoyen polonais a sa fierté nationale et qu'en défendant l'existence de son pays il défend l'existence d'un Etat démocratique, différent de ses voisins orientaux et occidentaux et animé d'une vitalité puissante. Les problèmes intérieurs sont formidables. La Pologne subit, au sortir de la guerre, une terrible crise économique : mais ses richesses minières, sa houille, ses sels et son pétrole, ainsi que la fertilité de son sol, sont une garantie de la solution prochaine de toutes ces difficultés. Par contre, le problème extérieur demeure entier. La Pologne qui, maintenant, se laisserait mutiler au profit de ses voisins, Allemands, Tchèques ou Ukrainiens, signerait son arrêt de mort. Incapable de se contenter de la vie mesquine d'un petit Etat, elle rassemble toutes ses forces pour refaire l'unité de son ancien territoire, elle croît de jour en jour et se consolide, se rendant égale aux états que nous avons coutume d'appeler *grandes puissances*. A l'ouest elle reprend les territoires qui lui furent arrachés au cours de son histoire par le Germanisme — territoires où les Polonais restèrent en majorité, malgré la politique d'extermination, appliquée par les Allemands. A l'Est, elle apporte la liberté aux peuples ruthène, lithuanien, letton, etc., qui, pendant de longs siècles, ont fait partie de son patrimoine et lors de sa débâcle tombèrent au pouvoir des Russes. *Pour votre liberté et pour la nôtre*, tel était le mot d'ordre des

soulèvements polonais, inscrit sur les drapeaux de 1831 et avertissant les Russes que le Tzarisme était l'ennemi commun et que les Polonais voulaient la liberté de tous les peuples opprimés par lui. Aujourd'hui Pilsudski réalise cette tendance généreuse. Loin de se désintéresser du sort des peuples limitrophes et loin de vouloir leur annexion à la Pologne, il reconnaît leurs droits nationaux et exige de la Russie la renonciation pure et simple à la possession de leurs territoires. Pendant un siècle, elle y a mené sa politique d'oppression et de destruction de la civilisation locale ; aujourd'hui elle n'a qu'à confesser que les partages de la Pologne furent un crime et à renoncer aux provinces acquises par cet acte criminel. La Pologne se propose de régler leur sort de concert avec leur population et c'est là un vaste programme qui comporte d'énormes problèmes et dont l'accomplissement est la condition essentielle de la pacification de l'Orient.

La grande préoccupation de la Pologne actuelle est la récupération des territoires contestés, où, d'après le principe Wilson, le plébiscite entre en jeu. Jamais la Pologne ne se résignera à perdre aucun de ces territoires. Le litige pour la possession de la Galicie Orientale, qui semblait être inextricable, est prêt à être résolu directement par un accord entre la Pologne et le peuple ukrainien, de manière à donner satisfaction à la Pologne (4). Mais les Allemands défendent avec acharnement et par tous les moyens les territoires qu'ils ont enlevé à l'Etat polonais. La perte de la Haute Silésie, province riche en minérai, signifie pour eux l'impossibilité de reprendre leurs plans de revanche. Aussi, malgré le soulèvement contre eux des

Silésiens en 1919, lequel est une preuve plus claire que tout plébiscite du caractère polonais de la Silésie, s'obstinent-ils à exiger le plébiscite, espérant intimider la population et créer une majorité factice (5).

Les droits ethnographiques de la Pologne sur Teschen ne sont pas contestés par les Tchèques eux-mêmes. De toute justice, Teschen doit faire partie de la Pologne (6).

Un pays, comptant plus de trente millions d'habitants, ne peut vivre sans un accès immédiat à la mer, par où s'écouleraient son blé et ses produits. La Conférence a mis la Pologne dans une situation difficile en faisant de Dantzig une ville libre, placée sous son protectorat. Un port de l'importance de Dantzig, situé entre deux pays, devient forcément un champ d'intrigues et de convoitises, si son sort n'est pas réglé d'une façon péremptoire. Le commerce en souffre. L'Allemagne fera son possible pour supplanter la Pologne et celle-ci devra toujours être sur ses gardes. On ne peut attendre rien de bon de situations équivoques. Le seul moyen plausible de favoriser le commerce polonais serait de rendre à la Pologne purement et simplement Dantzig, port qui lui fut ravi au second partage, en 1793. L'énergie nationale pourrait se déployer encore à construire dans le voisinage de Dantzig d'autres ports, ce qu'on envisage déjà aujourd'hui, malgré les conditions défectueuses du littoral.

Dans un moment aussi important et aussi décisif de son histoire, la Pologne avait besoin d'un chef d'Etat d'une grande envergure, qui sache défendre ses droits et preparer son avenir et qui incarnât toutes ses meilleures tendances historiques et sa personnalité morale. Pilsudski est l'homme dont la Pologne renaissante a besoin. Les problèmes qui s'ouvrent devant lui sont énormes, les solutions lointaines : une vie intense et inconnue, celle de l'Orient qui s'éveille, s'agite autour de lui, l'Occident cherche à peser de tout son poids formidable sur l'avenir de la Pologne, des forces multiples s'entrecroisent et se combattent, du chaos de la guerre naissent de nouvelles formes de l'existence. Lui, l'homme moderne, se rend compte de l'importance des problèmes sociaux et ne cherche pas à endiguer la vie nouvelle, mais il y a un point où il devient un roc, brisant tous les obstacles : c'est la grandeur et la puissance de la Pologne. Il a toujours devant lui de lointaines perspectives historiques et chacun de ses actes est un détail d'un vaste plan. L'objectif de sa vie est de laisser la Pologne jouissant de l'initiative politique et si forte qu'aucun de ses voisins ne puisse attenter à son intégrité. D'après ses plans, la Pologne doit être un centre d'attraction de l'Europe Orientale et Varsovie une ville où se decideraient les relations réciproques et les alliances, voire les fédérations avec la Lithuanie, la Finlande, la Courlande et la Lettonie et peut-être avec d'autres peuples isolés par la débâcle de la Russie. Et, en effet, l'Orient de l'Europe compte déjà avec la Pologne et tourne ses regards vers elle. A l'Occident, Pilsudski tend à consolider l'alliance avec l'Entente, alliance basée sur une égalité absolue. Ici aussi il acquiert de la popularité, car on voit que la Pologne devient un facteur puissant de la pacification de l'Orient.

L'œuvre principale de Pilsudski fut l'organisation de l'armée polonaise. Composée d'éléments hétérogènes,

cette armée est aujourd'hui complètement homogène, animée du meilleur esprit, très patriotique. En tout et toujours il est l'organisateur par excellence. Ses capacités sont admirables sous ce rapport.

Cet homme remarquable a encore devant lui une longue activité, mais ce qu'il a fait suffit pour le placer à côté des plus grands hommes politiques que la Pologne a eus au cours de toute son histoire. Il sera pour la postérité plus qu'un homme politique, car déjà aujourd'hui il est entouré de prestige et d'amour, il sera le héros national, dont le nom éveillera tout un monde d'idées et de sentiments.

Au moment de terminer ce bref aperçu, la nouvelle nous est parvenue de la victorieuse contre-offensive des armées polonaises commandées par Pilsudski.

L'avance des Polonais qui sont déjà aux portes de Kiev, ce joyau de l'Ukraine, est un fait de grande importance dans la lutte entre l'Orient et l'Occident.

Par la défaite de la Russie, qui rêvait d'imposer sa loi à « l'Occident pourri », l'élan du fanatisme oriental est arrêté. Car dès que l'Ukraine sera détachée d'elle, la Russie ne sera qu'une nation égale aux autres, limitée dans son action et dans ses ambitions d'universalité. Par là même, le danger de sa jonction avec le germanisme vaincu est écarté.

La prise de Kiev marque le premier jour de l'indépendance du peuple ukrainien. Pilsudski n'y est pas entré en conquérant, mais en ami et en libérateur. Comme sa proclamations du 26 avril l'annonce « le soldat polonais se retirera après avoir rempli son devoir glorieux de libérateur des peuples ».

NOTES

(1) « Le parti soi-disant patriotique, au lieu de se rendre aux intentions salutaires de la Cour de Russie, n'a pas craint d'opposer aux troupes impériales une résistance opiniâtre, et, quoique son impuissance l'ait bientôt réduit à se désister du projet chimérique d'une guerre ouverte, il n'en continue pas moins ses machinations secrètes qui tendent visiblement à la subversion totale du bon ordre et de la tranquilité. Les Etats limitrophes du Roi ne s'en sont déjà que trop aperçus par des excès et des violations de territoires réitérés. Mais ce qui mérite bien plus encore son attention sérieuse et celle de toutes les Puissances voisines, c'est que l'esprit du démocratisme français et les maximes de cette secte atroce qui cherche à faire des prosélytes de tous cotés commencent à jeter de profondes racines en Pologne, au point que les manœuvres des émissaires jacobins y sont puissament appuyées, et qu'il s'est déjà formé plusieurs clubs révolutionnaires qui font une profession ouverte de leurs sentiments »...

1793, 16 *janvier, Varsovie. Déclaration du cabinet de Berlin, remise au chancelier de la République annonçant l'entrée des troupes prussiennes sur le territoire de la Grande-Pologne, pour y rétablir l'ordre public.*

(2) Consultez sur Pilsudski l'étude de M. Henri Grappin, parue dans la *Revue de Paris* du 1er Octobre 1917, celle de M. Jacques Verton dans la *Revue Bleue* du 14 Février 1920 et la brochure de M. S. Szpotański, Paris, Picart 1919.

(3) La lutte révolutionnaire sous la domination russe — 1908 (en polonais).

(4) La Galicie Orientale a fait partie de l'Etat polonais depuis 1340. Même les puissances copartageantes ne mettaient

pas en doute son appartenance à la Pologne : administrée par les autorités autonomes polonaises, la Galicie Orientale formait un tout avec le Duché de Cracovie, sous la dépendance de l'Autriche. La Pologne serait donc le seul Etat allié dont les possessions incontestables auraient soulevé des discussions à la Conférence de la Paix. La décision de celle-ci de confier le dit territoire à la Pologne pour vingt-cinq ans, après quoi seulement son sort devait être réglé, fut finalement suspendue grâce à l'intervention de M. Clemenceau, mais il n'est pas superflu de donner des arguments contre les solutions de la Conférence.

Nous laissons la parole à M. Dombski, leader du parti populiste polonais et au docteur Loewenherz, conseiller municipal de Léopol, qui ont donné une interview au *Temps*, le 28 Août 1919.

« L'union provisoire de la Galicie orientale avec la Pologne serait une catastrophe pour la population et un problème insoluble pour l'Etat polonais. Car un état provisoire de plusieurs années crée une atmosphère d'incertitude et de luttes intestines, dont profiteraient les Allemands, désireux d'avoir là-bas un point par lequel ils pourraient arriver à la Mer Noire et à l'Asie Mineure ; en outre, la Galicie orientale, ayant été très dévastée par la guerre, a besoin d'être reconstruite et subventionnée par l'Etat ; or, la Pologne ne saurait consentir des frais énormes si elle n'est pas assurée de conserver ce pays. La République polonaise ne consentirait jamais à la perte de la Galicie orientale, ne pouvant se passer de frontières communes avec la Roumanie, frontières larges, lui assurant l'accès de la Mer Noire ».

(5) Le « Temps » reproduit dans son numéro du 4 Juin 1919 la carte de M. Joseph Partsch, insérée dans son ouvrage sur la Silésie, et écrit à ce propos :

« La carte ci-jointe est la copie de celle que M. Joseph Partsch a publié dans son ouvrage : « Schlesien, eine Landeskunde für das deutsche Volk. 1903, (la Silésie, étude ethnographique pour le peuple allemand, 1903). M. Partsch, professeurs à l'université de Breslau, est Allemand et un des spécialistes les plus réputés pour la démographie de la Silésie. La carte qu'il a dressée montre que, sauf la partie ouest, aux

environs de Neisse et de Leobschütz, toute la régence d'Oppeln c'est-à-dire toute la Haute-Silésie, à partir de la Galicie et du duché de Teschen jusqu'à Kreuzburg constitue un bloc polonais ethnographiquement compact. D'autre part, en Silésie moyenne, toute la lisière touchant à la Posnanie, à l'est de Namslau et de Wartenberg est aussi polonaise.

« Sur la carte de M. Partsch, on a indiqué, par une ligne de traits la délimitation du territoire Silésien attribué à la Pologne par les décisions des alliés. Il en ressort, en ce qui regarde la Haute-Silésie, que la frontière établie par les alliés correspond à la frontière ethnographique tracée par le savant allemand d'après la statistique allemande ; on a, il est vrai, adjoint à la Pologne une partie du district allemand de Leobschütz, qui forme une enclave entourée de Polonais et de Tchéco-Moraves ; en revanche, on en a détaché, un peu plus haut, un morceau de territoire polonais. En Silésie moyenne les régions frontières polonaises ont été laissées à l'Allemagne et on a rattaché à la Pologne la bande de territoire allemand au nord de la rivière Bartsch.

« Or, les Allemands, en dépit des statistiques officielles allemandes, en dépit des cartes allemandes, en dépit des élections qui ont porté à l'ancien Reichstag les candidats polonais, exigent encore un plébiscite. Pourquoi ? Parce qu'ils espèrent réussir à modifier en leur faveur la proportion numérique en faisant participer à ce plébiscite les nombreux fonctionnaires allemands implantés en Haute-Silésie et qui sont ou célibataires, ou, s'ils sont mariés, ont très peu d'enfants tandis que chaque famille polonaise en compte cinq ou six, et même parfois davantage. Depuis des mois les Allemands préparent ce plébiscite en étouffant en Haute-Silésie toute manifestation de vie nationale polonaise, en faisant répandre le bruit que si la Haute-Silésie est séparée de la Prusse, les Allemands inonderont toutes les mines, ce par quoi l'ouvrier polonais sera condamné au chômage et à la famine. Les Polonais espèrent que les alliés opposeront à ces manœuvres un « non » catégorique ».

(6) Un seul coup d'œil sur la carte ethnographique de ce territoire nous apprend que la ligne ethnographique pure et simple forme la frontière entre le district de Teschen et celui de

Friedeck, et entre le district de Freistadt et l'Ostrawa polonaise. Le long de cette frontière, dans les villages du côté de la Pologne, on compte de 85 à 100 % de Polonais et à peine 2 % d'immigrés tchèques ; tandis que les Tchèques comptent de leur côté de 70 à 90 % de Tchèques et à peine 10 % de Polonais. Les Polonais vont se fondre à l'est directement dans les terres polonaises, et les Tchèques à l'ouest dans les terres tchèques.

TABLE DES MATIÈRES

IMP. M. FLINIKOWSKI
216, BOUL. RASPAIL
— PARIS - 14e —